

PANAFRICANISME : ENJEUX ET PERSPECTIVES DU DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE

Lawaly GARBA

Université Abdou Moumouni (Niger)

Email : lawalygarba@yahoo.fr

Résumé : Le sous-développement de l'Afrique est vu comme le résultat de l'expropriation de ses ressources naturelles et de la domination politique et culturelle. Avec les indépendances l'espoir était permis pour un véritable décollage économique, le respect de droits humains et le retour de la dignité de l'africain. Mais force est de constater que le continent africain renvoie encore une image non reluisante au reste du monde. La mal gouvernance est le lot commun des Etats postindépendance et rend difficile la gestion et l'efficacité des espaces communautaires. Dans la présente réflexion, il sera question de montrer que le mal de l'Afrique n'est pas seulement lié à la politique internationale prônée par les puissances occidentales, il découle également de la complaisance et de l'égoïsme des acteurs politiques africains qui ont érigé leurs Etats en patrimoines personnels et tourné le dos à leurs populations. Dans ce contexte de la perversion politique, les intellectuels sont invités à faire l'apologie du système sinon soumis à l'extrême vulnérabilité et condamnés au mimétisme. Pourtant, comme cela a été le cas pendant les luttes de libération, le panafricanisme, qui prend en compte surtout la richesse culturelle africaine, demeure la voie la plus sûre pour résister à l'agression économique extérieure et participer dignement à la mondialisation.

Mots-clés : culture, développement, idéologie, mondialisation, panafricanisme.

Abstract: Africa's underdevelopment is seen as the result of the expropriation of its natural resources and political and cultural domination. With the advent of independence, there was hope for a real economic take-off, respect of human rights and the return of Africans' dignity. Yet, it has to be recognized that that African continent still reflects a bleak image to the rest of the world. Poor governance is the common lot of post-independence States and makes it difficult to manage and create effective community spaces. In this research, it will be shown that the evil of Africa is not only linked to international policy advocated by the Western powers, it also stems from the complacency and selfishness of African political stakeholders who turned their states their personal heritage and turned

their backs on the populations. In this context of political perversion, intellectuals are invited to apologize for the system if not subjected to extreme vulnerability and condemned to mimicry. Yet, as was the case during the liberation struggles, pan-Africanism, which takes account above all of Africa's cultural wealth, remains the surest way to resist external economic aggression and participate with dignity in globalization.

Keywords: Culture, development, ideology, globalization, pan-Africanism.

Introduction

La rencontre avec l'occident a provoqué, chez les africains, un comportement ambivalent. Le culte de la différence et le mépris de soi. La haine viscérale vis-à-vis de leurs agresseurs a détourné les africains de leur tâche primordiale, celle de l'affirmation de soi à partir de ses valeurs, de sa richesse culturelle et de ses modèles économiques qui ont, de par le passé, préservé la dignité humaine. Malgré les ressources dont ils disposent, les Etats africains restent moins compétitifs sur la scène internationale. C'est sur fond de ce tableau sombre d'un continent dont l'histoire est jalonnée des douleurs qu'on est en droit de s'interroger sur le type d'organisation politique susceptible de booster son développement. Le panafricanisme est-il toujours d'actualité ? Quels sont les obstacles auxquels les mouvements panafricanistes sont confrontés ? L'union des Etats africains reste-elle malgré tout une option prometteuse pour le développement du continent ? L'Afrique peut-elle, à partir de ses valeurs, donner un nouveau visage à la mondialisation et impulser son propre développement ?

Dans cette réflexion, notre objectif principal est de faire l'état des lieux des obstacles du développement de l'Afrique et proposer quelques pistes de solutions. De manière spécifique, nous tenterons de comprendre l'Afrique telle qu'elle est perçue par l'idéologie dominante, de justifier le retard de ce continent par le déficit d'un leadership politique tant à l'intérieur des Etats que dans les espaces communautaires et enfin dégager les perspectives de son développement.

Ainsi, pour répondre aux questions ci-dessus indiquées, nous nous proposons d'abord de mettre en exergue les raisons historiques de sous-développement de l'Afrique, la responsabilité de l'élite africaine dans la conduite des politiques publiques et ensuite montrer que le développement n'est possible que lorsque l'Afrique fasse son auto-évaluation et participe, de par sa richesse culturelle, au processus de la mondialisation.

1. De l'agression idéologique à la falsification de l'histoire

Le mot idéologie renvoie à un discours ordonné, raisonné sur les idées, qui s'applique à des croyances, des convictions propres à des sociétés, des classes sociales autorisant l'évaluation ou l'interprétation du monde en fonction de certains modèles. Ces idées reflètent les aspirations du moment, s'emparent de la dimension psychique et comportementale des individus qui composent un corps social donné. La pratique, pour répondre efficacement aux exigences du moment, a besoin d'être éclairé par la théorie. C'est grâce à l'idéologie que les hommes prennent conscience de leur mission historique et deviennent des acteurs du changement. Mais force est de reconnaître que la théorie peut être aussi une arme de la domination. C'est dans cette lancée que le sort de l'Afrique est scellé. Pour nombre d'auteurs occidentaux, le sous-développement de l'Afrique est vu comme le résultat d'un handicap naturel. Le noir est selon ces théories moins disposé à assumer son destin. Comparé à la race jaune qui est animé d'un esprit de religiosité et où son domaine de prédilection est la contemplation et la méditation, et le blanc qui incarne la raison et l'entendement, donc prédisposé à devenir comme « maître et possesseur de la nature » selon les termes de Descartes, l'africain semble être doté d'une forte dose d'émotivité. Il est ordinairement hilaire et folklorique, peu soucieux de la maîtrise du temps et de l'espace. Des auteurs comme Hegel dans la *Raison dans l'histoire* et Gobineau sur la base des recherches prétendument scientifiques dans l'*Essai sur l'origine des inégalités parmi les hommes* décrètent de manière péremptoire que la différence entre les hommes est naturelle. Le nègre est selon les termes de Hegel l'être d'immédiateté et ne peut accéder à la conscience de soi. Il s'accommode aux bienfaits de la nature pour satisfaire ses besoins sans chercher à aller au-delà. S. Diakité (2015, p. 85) réitère ce point de vue de Hegel

il résulte de tous ces traits que ce qui détermine le caractère des nègres est l'absence des freins. Leur condition n'est susceptible d'aucun développement, d'aucune éducation. Tels nous les voyons aujourd'hui, tels ils ont toujours été. Dans l'immense énergie de l'arbitraire naturel qui les domine, le moment moral n'a aucun pouvoir précis. Celui qui veut connaître les manifestations les plus épouvantables de la nature humaine peut les trouver en Afrique les plus anciens renseignements que nous ayons de l'Afrique sur cette partie du monde disent la même chose. Elle n'a donc pas à proprement parler, une histoire.

En tout cas la situation de l'Afrique du XVI^e siècle au XIX^e est alarmante et justifie, si besoin est, cette vision tronquée de l'occident. La traite négrière a été rendue possible, certes par la supériorité technologique, mais surtout grâce à la complicité des africains qui livraient aux esclavagistes portugais et espagnols leurs propres frères, destinés à

travailler gratuitement dans les plantations d'outre atlantique. Les critères de sélection se résumaient à la force physique et à la santé du corps et ceux qui présentaient des symptômes d'inaptitude étaient jetés à la mer, donc livrés aux prédateurs aquatiques. Le site de l'île de Gorée, l'un des ports d'embarquement des captifs et la maison des esclaves au Bénin, rappellent encore cette phase sombre de l'histoire qui a consacré la chosification de l'être humain. Cette invasion extérieure a été sans nul doute une occasion d'aiguiser les conflits intra africains, car il faut le rappeler l'unité des peuples africains, à l'époque précoloniale, était loin d'être évidente. Les empires en Afrique, tout comme ailleurs, se sont construits à la suite d'une lutte à mort, par la spoliation et le déni pur et simple de l'humanité du vaincu.

Il fallait élaborer des supports idéologiques pour légitimer une telle monstruosité à l'égard d'une partie de l'humanité. Pour donner une solidité à une telle pratique, la religion était mise en contribution. Selon I. B. Kake (1977, p. 20) « Noé prenait son bain quand cham, contrairement à ses frères, qui se voilèrent le regard, contemplait la nudité de son père. Celui-ci, aurait alors maudit son fils en utilisant une expression qui signifie à la fois maudire et rendre noir (le verbe sada, dans sa seconde forme, saoua-ouada, pays des Noirs, pays des maudis »).

Pour les tenants de cette interprétation qu'on retrouve aussi bien dans la tradition chrétienne (la boisson du vin) et que musulmane (prise de bain) de Noé, il est tout à fait logique que les africains subissent ce traitement dégradant, parce qu'ils sont descendants de Cham. La complicité des africains dans la déportation de leurs frères vers d'autres continents viennent renforcer cette thèse. L'historien français, Henri Brunschvicg, fait le constat suivant :

L'esclave fut, pendant longtemps, le seul point spécifiquement africain. On peut se le procurer sur le littoral sans être obligé d'aller le rechercher au cœur d'un continent impénétrable. On le reçoit par l'intermédiaire de ces tribus côtières jalouses de leur monopole, dont le curieux réseau ne semble exister nulle part avec autant de persistance et de continuité. Grâce à elles, pendant plusieurs siècles, l'Afrique, aux yeux du monde, fut essentiellement le pays des esclaves noirs.

Au lendemain de l'indépendance on a assisté à une sorte d'ultranationalisme. Partout les étrangers sont traqués, humiliés et considérés comme des boucs émissaires de l'éclatement des conflits intérieurs. En créant des espaces communautaires les africains ont espéré surmonter leurs contradictions et résister face aux dictats de leurs anciens maîtres. Dans les faits, c'est plutôt la déception. Les fondateurs l'OUA, pendant des décennies, tergiversent sur les idées sans être capables de

s'entendre sur un projet commun. L'Afrique du Sud était ensanglantée par la foudre de l'apartheid sans une résistance clairement affichée des autres pays africains. La fédération de la mali est avortée aussitôt malgré les enjeux économiques palpables. La confédération Sénégalie n'a duré que moins d'une décennie. Elle est officiellement dissoute en 1989. Air Afrique, un grand projet panafricain, et dont la vocation était aussi bien économique que politique, qui a fait d'ailleurs la fierté du continent sous la houlette de son premier directeur général, le Sénégalais Cheik Fall, a fini par sombrer par manque d'une volonté politique des Chefs d'Etats africains pour faire face à la crise et d'un leadership conséquent du directeur général de l'époque. Sous l'œil ironique de l'ancien maître, le particularisme prend le pas sur les grands ensembles. Comme en témoigne Samba Diakité, en Côte d'Ivoire les autochtones s'en prenaient aux dahoméens et aux voltaïques, au Sénégal les Maliens étaient la cible de ces attaques, dans les pays du Maghreb ce sont généralement les ressortissants de l'Afrique subsaharienne qui sont stigmatisés. Cette situation perdure en dépit de la volonté de ces Etats de fonctionner sous l'égide des espaces communautaires tels que la CEDEAO, l'UMOA et l'UA. Il suffit de franchir quelques frontières pour constater et vivre dans sa chair l'humiliation des voyageurs et qui fait volatiliser tout sentiment panafricain. Au plan interne, nombre des observateurs de la scène politique africaine peinent à comprendre les raisons des conflits fratricides, des coups d'Etats qui ont marqué l'histoire de certains pays, des fractures ethniques qui mettent en mal les jeux démocratiques, une gouvernance politique dépouillée de tout scrupule moral et dont les acteurs font piètre figure aux yeux de l'ancien colonisateur. Les raisons de cet échec continuent à se ressentir dans l'imaginaire collectif africain. Il s'agit du complexe d'infériorité à l'égard des colonisateurs, de la nostalgie d'un passé révolu et du conflit interafricain.

2. Panafricanisme et élite africaine

On ne saurait parler du panafricanisme sans toucher du doigt les conditions matérielles et historiques qui ont présidé à sa naissance. C'est dans cette perspective que Samba Diakité (2015, p.318) donne la précision suivante :

Défini généralement comme une expression de solidarité entre les peuples noirs du monde, c'est-à-dire, les Noirs d'Afrique ou d'ascendance africaine, symbole du nationalisme et de l'unité du monde noir, le panafricanisme puise ses origines en dehors du continent noir avec ceux-là même qui n'étaient liés à l'Afrique que par un vague et lointain souvenir : les Noirs antillais et les Noirs américains ou afro-américains, qui, tous, constituent les Noirs de la Diaspora. Mouvement de protestation raciale, parti d'Amérique, le panafricanisme élit domicile en Europe, avant de viser

totalelement le continent africain, son domaine de prédilection. Il n'est pas seulement un mouvement de solidarité entre les peuples noirs, mais il est aussi et surtout un mouvement politique et culturel qui a donné naissance à de nombreux autres mouvement ou idéologies à l'indépendance et à l'unité des peuples noirs.

Ceci étant, le panafricanisme ne peut être qu'une réaction légitime face à une histoire troublante du continent noir, qui a vu ses fils déportés, humiliés et relégués au rang des damnés de la terre. Malgré l'abolition de l'esclavage et la déclaration universelle de droits de l'homme, ces noirs n'ont pas vu leur situation changée. Ils sont quotidiennement victimes des ségrégations raciales dans les domaines politiques, artistiques et même sportifs. L'autre mesure complémentaire, c'est le rapatriement des esclaves affranchis, acte entaché du souci de la vulgarisation de la religion chrétienne sur les côtes africaines. Cette opportunité est saisie pour lancer un mouvement de retour aux sources des intellectuels afro-américains tels William Edward Burghard Du Bois (1868-1963), Marcus Aurélius Garvey etc. Ils ont tous comme souci de braver et de dénoncer la discrimination raciale et rétablir la dignité humaine.

Les intellectuels africains ont, depuis lors, une grande responsabilité dans l'organisation de la société et l'éclairage conceptuel y afférant. Après les indépendances, le défi de l'Afrique était de conquérir sa souveraineté, de faire sienne les idéaux de la justice, de l'égalité et la liberté, de laisser derrière elle ce passé douloureux et de conserver avec la métropole uniquement un partenariat équitable. Pour ce faire, il fallait vaincre les vestiges de la colonisation et du néocolonialisme. Le Marxisme offre la clé d'une telle dynamique. Pour Marx, l'histoire de l'humanité est celle des luttes des classes. L'idéologie, ou ce qu'il appelle la superstructure est au service de la classe dominante. Il appartient à la classe exploitée de se battre pour changer ses conditions d'existence. L'émancipation humaine n'est rendue possible qu'avec la révolution politique où les prolétaires en sont acteurs, une phase de l'histoire qui coïncide avec la maîtrise effective de la nature et où le travail, libéré de son pan aliénant, devient un facteur d'une sociabilité effective. Une telle interprétation à une forte résonance dans le *consciencisme* de Nkrumah. Pour ce philosophe et homme politique Ghanéen l'émancipation du continent africain passe par la restauration de l'égalité de chance et la gestion optimale des ressources pour le bien de tous. C'est un truisme de rappeler que l'Afrique, de par ses ressources minières, énergétiques et agricoles, représente un eldorado où viennent s'abreuver les puissances industrielles. Pour maintenir cet ordre cannibale du monde, il a fallu balkaniser l'Afrique, couper cours à tout processus d'industrialisation de ce continent par la destruction et une orientation tendancieuse du

système éducatif, de favoriser l'émergence des micro-nationalismes qui mettent en mal tout projet régional. Il est question surtout de ralentir tout progrès pour justifier et imposer une assistance empoisonnée. L'implantation des bases militaires occidentales et autres assistance humanitaires sont des signes patents d'une infantilisation programmée du continent africain. Il convient de le noter, à la suite du philosophe Burkinabé Cyrille G. B. Koné (2017, p. 67) que l'idée selon laquelle

l'aide peut remédier à la pauvreté généralisée et qu'elle a fait ses preuves est un mythe. Des millions des gens en Afrique sont plus pauvres aujourd'hui, à cause de l'aide internationale. L'aide a été et continue d'être, pour la plus grande partie du monde en développement, un désastre total sur le plan politique, économique et humanitaire.

À l'épreuve des faits, une telle compassion n'a pu qu'enfoncer les africains dans un immobilisme de mentalité et une puérité existentielle. Tout laisse croire que la colonisation n'a pas manqué de formater la personnalité du nègre en le reléguant au rang d'imitateur au point de perdre confiance en soi-même. Dans leur tentative de se racheter les idéologues africains ont appelé à un retour aux sources et au rétablissement de l'identité perdue. Il fallait réfuter tout ce qui vient de l'autre, en reconnaissant la valeur de sa propre culture et en faire la boussole de son action. Ces idéologies de l'authenticité échouent dans leur mise œuvre et se révèlent comme porteuses d'une impasse politique. A l'épreuve de faits, on se rend compte que le but inavoué de ces théoriciens de l'authenticité était de divertir les masses populaires afin de mieux les exploiter. Auréolés de l'étiquette révolutionnaire les leaders politiques de l'époque surprennent par leurs actes d'atrocité vis-à-vis de leurs concitoyens. Le slogan « servir au lieu de se servir » est démenti par leur gestion chaotique des affaires de la cité. Mobutu, pourtant chantre de l'authenticité, s'était permis d'avoir plusieurs comptes dans les banques occidentales alors même que ses compatriotes gisaient dans une pauvreté déconcertante. Eyadema conservait le pouvoir, trois décennies durant, en brisant toute résistance populaire, Tombalbaye devenu insupportable est renversé par un coup d'Etat. Dans la même foulée, les chefs d'Etats qui ont épousé l'idéologie panafricaine se sont vus soit éjectés comme ce fut le cas de Nkrumah 1966, soit assassinés ou pour le moins soumis à des conditions d'austérités pour la cause. A cela s'ajoute une campagne d'instrumentalisation des masses populaires. Le colon a réussi, par le canal de ses valets locaux, à étendre sa puissance. Le travail qui doit être un facteur de l'autonomisation individuelle et de création de la richesse des nations est dans le contexte africain synonyme d'aliénation. La sous-traitance devient, par manque des dispositifs juridiques à visage humain, la règle d'usage tant par les

entreprises multinationales que par les Etats eux-mêmes. Les richesses des nations sont devenues des patrimoines des particuliers. Aujourd'hui encore, les intellectuels du mauvais aloi ne défendent que leurs egos, n'exploitent leur savoir que pour attiser la xénophobie et se soucient peu de leur rôle d'encadrement de la conscience collective. Ils se déguisent en humanistes, excellent dans un sophisme hors du commun et investissent les partis politiques, les rouages des medias et de la société civile mais dont le dessein inavoué est de contribuer à asservir les masses populaires. L'intellectuel en Afrique, le plus souvent soumis à des conditions terrible d'existence, est amené, pour sa survie, à défendre les décisions politiques les plus avilissantes. C'est du moins le constat de A. El-back (2013, p. 195) :

Assez souvent aveuglé par le fatalisme, par la peur de l'exclusion et par la prudence, il ramène son activité intellectuelle à une approche non politique des faits sociaux, s'imprègne des faits sans se donner la moindre peine de contribuer à leur mouvement d'ensemble, à leur amélioration ou à leur progrès. Son silence complice inhibe son intelligence, emprisonne sa pensée et son esprit critique, l'amène à éviter les débats politiques et à oublier le climat démocratique. Il peut, dans cette attitude de passivité, ne voir en la société qu'une jungle humaine où seuls les plus astucieux accèdent au pouvoir ou être enclin à promouvoir sa personne contre les valeurs qui font avancer les masses. Il peut même arriver qu'il demeure si avide qu'il met ses atouts aux services des forces du mal, qu'il suive le chant de sirènes de la dictature pour l'aider à dominer toute la société et par conséquent maintenir son entourage dans la misère, l'obscurité et l'ignorance.

En effet, on peut sans risque de se tromper affirmer que l'Afrique ne peut jamais parvenir à se tirer d'affaire dans ses relations avec le reste du monde avec des intellectuels devenus à la solde des politiques réactionnaires. Aucune transformation positive de la société n'est possible qu'en dehors de l'encadrement des masses populaires sur des valeurs républicaines. Ce dont l'Afrique a plus besoin, c'est l'engagement de ses filles et de ses fils à la défendre du joug du néocolonialisme. Ce sont des intellectuels capables d'autodépassement et convaincus que le respect de la dignité humaine est un droit inaliénable. L'africain, vu le poids de son passé, doit être l'homme révolté au sens camusien du terme. Mais cette révolte ne doit pas être un prétexte pour transmuter en une violence aveugle. Le révolté authentique est un citoyen éclairé qui refuse toute instrumentalisation de la masse populaire à des fins égoïstes pour revendiquer, au prix du sacrifice ultime, la liberté, égalité et la justice sociale. L'élite doit faire son propre mea-culpa pour booster le développement de l'Afrique.

3. De l'auto-évaluation à la prise de conscience africaine

En reniant toute humanité à l'homme noir, l'occident renforce sans le savoir et sans le vouloir les conditions d'une prise de conscience des africains. Les hommes ont tendance chaque fois à surmonter leurs tensions internes lorsqu'ils ont en face d'eux un adversaire commun. Mais à observer de près le cas de l'Afrique, on se rend compte que cette union sacrée est une condition nécessaire mais pas suffisante pour sortir de son sous-développement. Il faut psychanalyser la conscience politique africaine et l'extraire de son pan pathologique. Point besoin de s'accrocher à un passé à jamais révolu ; on doit lire dans le temps un tremplin de déploiement du potentiel qui est en soi et se donner les raisons d'espérer. Le vécu antérieur lorsqu'il condamne aux remords et à la nostalgie inopérante sur le plan de l'action prend l'allure d'une pathologie qui peut bloquer tout le processus du développement. Nombre des dirigeants se livrent à des comportements revanchards et vindicatifs vis-à-vis de leurs prédécesseurs au lieu de s'atteler à la mise en œuvre des projets sociaux pour lesquels ils sont élus. Par des canaux médiatiques, les opposants sont diabolisés et jetés à la vindicte populaire, sinon condamnés à l'exil au mépris des règles démocratiques qui font de l'opposition une force régulatrice de la gouvernance démocratique. La compétition politique, au lieu d'être sportivement observée, prend l'allure d'une bataille rangée où chaque camp utilise des moyens non conventionnels pour être déclaré vainqueur. Derrière ce combat à mort se profile le désir de s'emparer le monopole économique. C'est à juste titre qu'A. Kabou (1999, pp.160-161) rappelle ce propos de l'économiste Albertini :

Tous les habitants d'un pays pauvre ne sont pas pauvres, loin s'en faut. Les distorsions entre les villes et les campagnes, entre groupes dominants et groupes dominés sont telles que les riches des pays pauvres sont beaucoup plus fortunés que les riches des pays riches.

Le sous-développement de l'Afrique est en partie justifié par la politique d'autodestruction. Il est urgent de songer à une unité d'action pour s'affirmer aux jeux des autres. Les difficultés de la vie qu'accablent les peuples africains doivent plutôt être un stimulus de la révolte. C'est à juste titre que Karl Marx voit dans les conditions d'existence la motivation de toute action humaine. C'est dire que le changement est l'œuvre de ceux qui, dans les rapports sociaux, se sont retrouvés lésés, exploités et déshumanisés. C'est bien dans la souffrance, dans une situation de non-droit que l'action est possible, qu'un peuple peut agir et canaliser le cours des événements. Il n'y a aucune situation limite pour un peuple. Il est indispensable d'espérer et de penser à l'unification des Etats africains créés à dessein par les envahisseurs pour asseoir leur hégémonie. Le nationalisme n'est pas en soi un vecteur de désintégration tout comme l'amour de soi

n'exclut pas l'amour de l'autre. Le fait d'avoir une relation saine vis-à-vis de soi-même est une condition non négligeable du rapport authentique avec l'autre. Cette unité de l'Afrique est bel et bien envisageable malgré la diversité des cultures et la divergence des intérêts stratégiques des Etats qui y composent. Ce qui importe le plus, c'est l'engagement des Africains à s'affirmer positivement face aux anciens maîtres.

Aucun projet régional ne peut aboutir lorsque les décideurs s'embourbent dans le sempiternel complexe d'infériorité face aux puissances occidentales. L'histoire d'un peuple n'est pas faite d'avance, elle dépend de la volonté et de l'audace des hommes à conquérir leur dignité. L'Afrique n'en fait exception. C'est une illusion de croire que son développement passe par la bénédiction d'une main extérieure. Face à ce vent de mondialisation invincible, ce qui importe le plus, c'est de s'y mouvoir courageusement avec comme ambition de défendre sa dignité. L'autarcie, d'une région ou d'un Etat, est pour le moins une posture dangereuse. La rencontre avec l'autre, dès lors qu'elle s'impose, doit être positivée pour renforcer ses propres capacités et advenir à son humanité. Les cultures les plus riches sont la synthèse des autres formes culturelles qui en constituent un moyen de dépassement de soi. C'est une évidence que l'Afrique a connu des invasions non moins dévastatrices. A en croire Cheik Anta Diop (1981, p.37), depuis 525 ans avant Jésus Christ, « période de déclin et d'abrutissement du monde noir ; de désintégration sociale et de migrations » l'Afrique n'était plus compétitive sur le plan mondial et restait fragile à toutes les agressions extérieures. Mais derrière le voile de la domination laisse aussi transparaître ce que Hegel appelle la ruse de la Raison. La rencontre est nécessaire pour dépasser le particularisme et accéder à l'universel. Parlant de l'Afrique Eboussi Boulaga fait ce constat amer :

Nulla part, de façon perceptible ou avouable du moins, les valeurs traditionnelles ne prennent en charge la direction et l'animation spirituelle de l'appareil technique et industriel ni même des appareils sociaux politiques. Les déclamations lyriques et creuses sur le développement culturel et l'authenticité sont recouverte par les lamentations sur la disparition précipitée des antiques vertus et sur la dépersonnalisation africaine dévoyée par le mimétisme consommateur.

En lieu et place de ces lamentations improductives, Nkrumah, l'auteur du *consciencisme*, interpelle les africains à plus de responsabilité. À ses yeux, le plus important n'est pas de rejeter, mais d'assimiler et de digérer les éléments occidentaux, musulmans et judéo-chrétiens présents en Afrique et les transformer de façon qu'ils s'insèrent dans la personnalité africaine. Il est difficile, sinon impossible, de développer l'Afrique sans promouvoir les recherches scientifiques et technologiques. Il est aisé de

constater que les nations les plus respectées ont mis l'accent sur le capital humain. Le constat de Yaovi Akakpo est on ne peut plus édifiant. La technoscience se révèle aujourd'hui un instrument pour les géants du monde de maîtriser l'économie mondiale et la politique internationale. L'Afrique reste toujours à la traîne dans ce domaine faute des centres de formation performants répondant aux exigences de la modernité. Les moyens de productions en vigueur dans les villes et villages d'Afrique et dont les autochtones conservent le monopole gardent encore l'aura des pratiques ancestrales. D'où la centralisation du savoir et du savoir-faire dans les mains d'une poignée d'individus. Ces moyens de productions, restés au stade rudimentaire, ne peuvent rivaliser les technologies venues d'ailleurs qui, dans les faits, sont jugées dynamiques et pragmatiques. Le système économique africain, précisément dans le milieu rural, ne se démarque pas toujours de ce professionnalisme clanique, parrainé par une instance supranaturelle avec comme conséquence le dénie de la compétition. Delà découle une économie moribonde, sujette à des aléas climatiques et n'ayant aucune emprise sur l'avenir. L'Afrique émergente, c'est celle décomplexée et qui accepte de relever les défis du moment. C'est bien le vœu exprimé par Nkrumah dont A. Kabou (1999, p.37) nous donne la substance :

Le monde n'avance plus au rythme des chameaux ou des ânes ! Nous ne pouvons plus nous permettre d'aborder nos problèmes de développement, de besoin de sécurité, au rythme lent des chameaux et des ânes. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser subsister la brousse envahissante des attitudes désuètes qui nous freinent dans notre marche vers la réalisation la plus complète et vers l'élévation constante du niveau de vie du peuple !

Le mal de l'Afrique réside aussi dans le musèlement de conscience collective, dans le paternalisme politique hérité, à tort ou à raison, du système colonial, donc le refus de libérer la pensée et de s'approprier les principes de la démocratie. Transformées en objet politique, les masses populaires deviennent dociles et rampantes, perméables à tous les systèmes de corruption mais incapables de se battre et de s'entendre sur l'intérêt général. Dans nombre des pays africains les lois de la république sont déconnectées de la culture et de la réalité du terroir. Elles sont soit imposées de l'extérieur, moyennant une assistance quelconque, soit copiées par paresse intellectuelle. Le discours de Baule de François Mitterrand, annonçant un financement à l'endroit des Etats africains qui optent pour la démocratie, s'inscrit dans cette logique du contrôle institutionnel.

Pourtant, il est nécessaire pour le décollage économique du continent que les africains définissent eux-mêmes les priorités en fonction

de la spécificité de chaque Etat en vue d'une solidarité interne. L'auteur du *Consciencisme* laisse entendre que l'Afrique doit s'unir pour se forger un destin commun et barrer la route à ce pillage systématique de ses ressources naturelles. Le développement de l'Afrique est forcément lié à l'indépendance politique et économique. C'est dire qu'il faut à la fois développer la conscience citoyenne et par-delà panafricaine pour répondre efficacement aux exigences d'une mondialisation équilibrée. Faire du panafricanisme une réalité, ce n'est pas seulement se défendre contre cette rationalité instrumentale, c'est aussi donner un visage humain à la mondialisation.

4. Rencontre des cultures et mondialisation

Le refus de l'altérité a conduit les occidentaux à se considérer comme le centre du monde, à traiter les autres comme des sous-hommes et à étendre la logique capitaliste comme une valeur universelle. Il en résulte une relation verticale entre les pays du Nord et ceux du sud. Et comme en témoigne un proverbe africain « la main qui donne se trouve au-dessus de celle qui reçoit ». Mais force est de reconnaître que, face à cette logique systémique, la planète tout entière est entraîné de souffrir de sous-développement culturel et politique. Face au rouleau compresseur de la globalisation, l'homme s'est fourvoyé dans le tourbillon de l'économie et devenu sans cesse inquiet de son avenir. Des fléaux mondiaux tels que le terrorisme, l'immigration, le réchauffement climatique n'épargnent pratiquement ni les puissants ni les faibles. Pourtant, une lecture transversale des cultures permet d'y trouver un dénominateur commun à préserver : le respect de la dignité et de la liberté des hommes seul gage d'un développement durable. Sur ce point, les occidentaux doivent comprendre qu'ils sont aussi en perte de repères, donc sous-développés au même titre que les pays techniquement moins avancés. Il est impératif d'évaluer les forces et les faiblesses de chaque système pour sauver l'humanité des germes de division et de destruction mutuelle. E. Sizoo et al (2000, p.89) ont compris qu'il la nécessité de :

S'asseoir autour d'une même table, celle du donner et du recevoir. Tous sont menacés, tous disposent des richesses et d'atouts qu'il serait bon de partager en toute modestie et sur la base d'un respect mutuel. C'est la fragile planète qu'il s'agit de sauver, et notre humanité blessée par trop de misère tantôt matérielle, tantôt psychologique, culturelle, spirituelle.

Ce dialogue interculturel permet à chaque continent de faire son propre mea-culpa tant du point de vue interne que dans ses rapports avec l'extérieur. C'est ainsi qu'on peut s'acheminer vers une cogestion des problèmes mondiaux. L'occident ne doit pas se complaire dans sa position du donneur de leçon et du pourvoyeur universel. Ces grandes puissances

doivent faire le toilettage de leur propre système qui a une incidence réelle sur le développement de l'Afrique. Il est aujourd'hui clairement affiché que le culte de l'argent, de l'accumulation de la richesse a mis en veilleuse tout ce que l'homme a de plus noble et a plongé l'humanité dans une détresse existentielle. Comme le précise A. Kabou (1999, p.22) « Le développement est un processus complexe qui a trait tant aux aspects économiques qu'aux aspects sociologiques, psychologiques et politiques de la vie en société » Il importe alors de faire la part des choses. S'il n'y a de progrès que dans la promotion des valeurs universelles, celles-ci ne sont pas à rechercher uniquement dans l'accumulation des biens matériels, elles représentent une disposition intérieure propre en chacun de nous et corrélativement à chaque culture, elles sont inséparables du goût de la liberté, de la bonté et de la beauté, donc des valeurs spirituelles ensevelies par un rationalisme utilitariste qui assimile l'homme à un être de besoin.

En effet, il est bien possible de fonder l'espoir à une véritable renaissance africaine. Les chercheurs et activistes africains doivent, de leur côté, comprendre que pour faire en sorte que la mondialisation soit inclusive et surmonter les effets pervers de logocentrisme occidental, il est important de prendre appui sur les valeurs traditionnelles et les hisser au rang de l'universel. Reprenant à compte les propos de Cheikh Anta Diop, H. M. Talibi (2015, p.84) fait remarquer que « si les asiatiques sont arrivés à s'imposer dans le cadre de la mondialisation économique, c'est justement parce qu'ils ont des traditions au sein desquelles ils tirent les valeurs et les principes qui leur permettent d'épouser la marche du monde économique. » Il en est tout autrement de l'Afrique qui a cédé face à la politique d'assimilation. Il faut alors rompre avec cette habitude qui consiste à prendre comme cible le seul public occidental et à ne travailler que pour renforcer les capacités des laboratoires du centre. Le savoir endogène, une fois testé scientifiquement par les africains eux-mêmes, permet de participer, sans aucun complexe, à cette marche irréversible de la mondialisation. C'est du moins ce qui ressort de constat de Hountondji (2005, p.45)

Toute la recherche y est conduite, dans toutes les disciplines, dans les langues de l'ancien colonisateur, au détriment des langues vernaculaires parlées et comprises par l'écrasante majorité de la population. Consciemment ou inconsciemment le chercheur du sud, sachant qui le lira, aura naturellement tendance à choisir des thèmes de recherche significatifs pour le public du Nord. L'extraversion sociale du discours savant périphérique a ainsi pour corolaire une extraversion intellectuelle. Pour qu'il en aille autrement, pour que le chercheur du sud prenne racine dans son contexte d'origine pour y découvrir les questions pertinentes et les porter, en tant que chercheur, au degré d'abstraction et d'élaboration

nécessaire, il doit se donner prioritairement comme public local, et comme interlocuteur privilégié la communauté scientifique locale. Pour y parvenir, il doit se faire violence, et bousculer les habitudes dominantes.

Il est à noter que si l'Afrique arrive à résister face aux méfaits de l'économie du marché c'est parce qu'on y trouve la persistance du sentiment communautaire. Cette économie du marché perd sa légitimité en mettant en péril la vie du plus grand nombre. Il est piquant de constater que c'est à l'heure même où la planète connaît un développement fulgurant de la technologie qu'une partie de l'humanité est clouée dans la faim et condamnée à un surendettement humainement insupportable. Le retour aux sources n'est pas seulement une orientation idéologique, c'est plutôt un combat d'ordre existentiel. C'est bien le constat de J-M. Ela (1998, p.3) :

Dans les sociétés africaines, le vrai pauvre est celui qui n'a pas de parenté : l'esprit de famille et le principe de la réciprocité enracinent les rapports économiques dans le maillage des rapports sociaux. Compte tenu du poids de ce cadre social et culturel, les Africains ont tendance à prendre leurs distances à l'égard d'un modèle de développement pour lequel les inégalités socio-économiques sont considérées comme un des véritables moteurs du progrès. Ils remettent en cause une modernisation économique imposant la destruction du lien. Peu d'africains sont disposés à assumer une modernité aliénante qui vise à instaurer une manière d'être et d'agir centré sur l'individualisme propre à l'occident.

En effet, vu la paupérisation grandissante des populations africaines face à un système économique ravageur, il est important de faire la promotion des valeurs endogènes, seule barrière contre l'exploitation abusive de l'homme par l'homme. Dans cet univers africain, les femmes, sans être imprégnées du combat féministe de type occidental, apportent leur contribution substantielle dans la stabilité économique de la famille. Les entrepreneurs sont loin d'être ces assoiffés du sang, obnubilés par le désir du gain. Aux yeux de E. Sizoo et T. Verhelst (2000, p.74), « ils combinent convivialité, sécurité sociale, paternalisme et profit ». Il n'est pas rare de constater que l'émergence de l'individu sur le plan des affaires est une occasion pour son entourage de se frotter les mains et de se battre vaille que vaille pour le maintien des acquis. Mais pour ne pas s'enliser dans un néo-primitivisme béat, il importe d'épouser les valeurs positives de l'extérieur, celles d'inventivités, de concurrence mais surtout de l'égalité de chance à tous les citoyens. Les entreprises africaines doivent sortir du carcan du clanisme pour contribuer efficacement à l'émergence économique des nations. Ce sentiment de solidarité vivifié à l'échelle nationale et régionale pourrait rendre l'Afrique plus compétitive dans les relations internationales.

Conclusion

À la lumière de ce qui précède il convient de noter que l'Afrique ne doit pas se contenter du statut de mondialisé. Le panafricanisme est certes un projet lointain qui a été éprouvé non seulement par facteurs exogènes mais aussi par le déficit d'un réel engagement des africains à se lever d'une seule voix pour défendre le continent. La tâche est ardue au regard des blessures encaissées au cours de l'histoire, de la volonté toujours manifeste d'infantiliser les peuples africains. Mais les africains sont davantage édifiés qu'aucun développement n'est possible en dehors de l'indépendance politique et de la prise en compte des réalités du terroir. L'expérience montre que ces Etats pris isolément ne peuvent qu'être fragile face à des investisseurs occidentaux. L'appel de Nkrumah reste toujours d'actualité : L'Afrique doit s'unir ou périr.

Références bibliographiques

- ADAM El-Back, 2013, *Les fondement de la démocratie en Afrique subsaharienne*, Etudes Nigériennes N° 071.
- DIAKITE Samba, 2015, *Philosophie et contestation en Afrique. Quand la différence devient un différend*, Québec, Différance Pérenne.
- DIOP Cheik Anta, 1981, *Civilisation ou barbarie. Une anthropologie sans complaisance*, Paris, Présence Africaine.
- ELA Jean-Marc, 1998, « Refus du développement ou échec de l'occidentalisation ? Les voies de l'Afro-renaissance », *in le Monde diplomatique*, novembre.
- KABOU Axel, 1999, *Et si l'Afrique refusait le développement*, Paris, L'Harmattan.
- KONE Cyrille G. B, 2017, *Sur la maîtrise de la violence*, L'Harmattan, Paris.
- NKRUMAH Kwamé, 1973, *Le néo-colonialisme. Dernier stade de l'impérialisme*, Paris, Présence africaine,
- PANHYUS Henry et ZAOUAL Hassan, 2000, *Diversité des cultures et mondialisation. Au-delà de l'économisme et du culturalisme*, Paris, L'Harmattan.
- HOUNTONDI Paulin, 2005, « Le savoir mondialisé : déséquilibres et enjeux actuels » *in mondialisation, cultures et développement*, Paris, Maisonneuve et Larose
- KAKE Ibrahim Baba, 1977, *Traite négrière (l'Afrique brisée)*, Paris, ABC.
- SIZOO Edith et VERHELST Thierry, 2000, « Dix ans d'expériences et réflexions du réseau cultures », *in diversité des cultures et mondialisation. Au-delà de l'économisme et du culturalisme*, Paris, L'Harmattan.

TALIBI Moussa Hamidou, 2015, *Perspectives africaines d'un nouvel humanisme. Convergences des rationalités et émancipation humaine*, Paris, L'Harmattan.